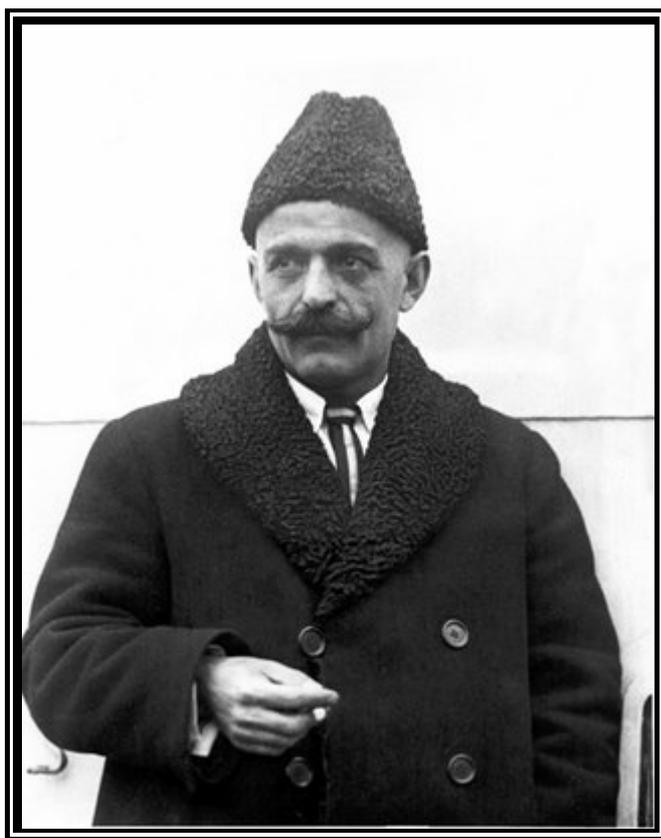


G. I. GURDJIEFF



**Une introduction à la vie
et l'œuvre de ce personnage
qui fut certainement le premier
Psychothérapeute du XXème siècle**

Né à Alexandropol (Arménie russe) le 12 janvier 1877, fils d'un père conteur d'origine cappadocienne, Georges Ivanovitch Gurdjieff est d'abord destiné à des études médicales et à la prêtrise. L'archiprêtre de la cathédrale orthodoxe de Kars lui donne une solide formation scientifique et théologique. Mais il préfère entreprendre des voyages afin de découvrir la « connaissance cachée ». Après avoir séjourné en 1893 en Egypte et à Jérusalem, à la recherche des « prêtres du secret », Gurdjieff monte avec le groupe des Chercheurs de Vérité une expédition dans le désert de Gobi afin de retrouver les fabuleuses cités qui y avaient fleuri en des temps immémoriaux. Il sera initié à Bakou aux techniques du chamanisme. Nouvelle expédition vers l'Inde, en 1900. Gurdjieff découvre dans un monastère la tradition initiatique essénienne des « Maîtres de Justice ». Il parcourt le Tibet, la Perse, la Mongolie, acquiert la maîtrise de certains procédés hypnotiques.

Gurdjieff aurait également traversé l'Abyssinie, retrouvé en Mésopotamie traces des Sarmoun, constituant le « Cercle intérieur de l'humanité », rencontré au Kurdistan des Yézidis, accompli le pèlerinage à La Mecque, séjourné au mont Athos. Beaucoup de ses idées et de ses techniques semblent venir de la confrérie soufie des Nashbandi, ses danses sacrées, d'Afghanistan et du Turkestan chinois. Gurdjieff a pu emprunter à l'Inde certaines méthodes yogiques, et acquérir dans tel monastère de Mongolie des pouvoirs psychiques. Un certain flou entoure ces voyages : Gurdjieff s'amuse, selon la mode orientale, à mêler des faits réels et le merveilleux.

À son retour à Moscou en 1913, il compte déjà plusieurs disciples, auxquels se joindront bientôt P. D. Ouspensky, physicien et philosophe – qui rompra plus tard avec lui –, et le compositeur Th. de Hartmann. Gurdjieff fonde à Tiflis l'« Institut pour un développement harmonique de l'Homme », y compose un spectacle chorégraphique, La Lutte des Mages. Mais la Révolution bolchevique l'oblige à rejoindre Essentuki, dans le Caucase, puis Istanbul, d'où

il gagnera Berlin et Londres, avant de se fixer en 1922 au prieuré d'Avon, près de Fontainebleau. Les disciples y afflueront, artistes et intellectuels surtout, Anglais et Américains, dont Alfred Orage, Katherine Mansfield, Margaret Anderson, Franck Lloyd Wright. En 1923, Gurdjieff présente ses « danses sacrées » et exercices rythmiques au théâtre des Champs-Élysées, l'année suivante, en Amérique. Mais un grave accident de voiture oblige le « professeur d'éveil » à renoncer pour longtemps à toute activité.

En 1934, Gurdjieff s'installe à Paris. Il dispense son enseignement, se rend régulièrement aux États-Unis, où il crée et anime de nouveaux groupes. Ses dix dernières années seront surtout consacrées à la rédaction d'une vaste trilogie, *Ail and Everything*, publiée à titre posthume. Gurdjieff laissera aussi une abondante production musicale.

Entre-temps, il a congédié ses disciples, jugés incapables du « travail », cependant que d'autres apparaissent, tels Philippe Lavastine, René Daumal, Luc Dietrich, Georgette Leblanc, auxquels succéderont Louis Pauwels et Arnaud Desjardins. Les groupes Gurdjieff continueront de façon discrète, en particulier sous la direction du couple Salzmänn.

Gurdjieff meurt à Paris le 29 octobre 1949.

Personnage énigmatique, provocant, insaisissable à l'instar des « Gens du Blâme » [1], pour les uns agent luciférien de la contre-initiation, mystagogue et thaumaturge pour les autres, authentique maître spirituel pour les derniers, il reste que l'homme était doué d'un incontestable magnétisme, et que son enseignement, à l'adresse d'un Occident en décomposition, comporte de nombreux éléments puisés aux sources de l'Orient, et vérifiés depuis lors.

L'homme est, aux yeux de Gurdjieff, une « machine ». Il se trouve dans un état de conscience entièrement subjectif. Vivant dans le sommeil, il y meurt ; ne peut donc rien savoir, pas même qu'il est mort, avant de se réveiller. Il n'agit pas, ne pense pas : il est agi, pensé ; il n'aime pas, ne déteste, ni ne ressent : ça aime, ça déteste, ça ressent en lui. Il n'a pas de Moi véritable, unique et permanent: il est un individu toujours changeant, habité d'une multitude de « moi » séparés, opposés, s'identifiant aux accidents extérieurs, aux associations momentanées, aux préjugés, aux phantasmes... Produits de l'éducation, les « tampons » amortissent les chocs qui pourraient servir de détonateurs d'éveil.

Alors qu'il lui faudrait prendre conscience de ses faiblesses et sortir de cet état hypnotique, l'homme hérite son esclavage et ne désire nullement en sortir: il répugne à l'effort. Du moins, l'homme du commun, l'obytel, est pourvu d'un certain bon sens et constitue le « noyau robuste, bien portant, de la vie ». Il peut même valoir plus que les prétentieux, les faux spirituels.

Dans les Récits de Belzébuth, Lentrohamsanine incarne l'être humain privé d'être, en particulier l'intellectuel égoïste, ambitieux, dépravé, destructeur de la Tradition. Ashyata Sheyimash incarne l'être humain conscient que nous devrions être, médiateur entre Dieu et l'Ange déchu.

Or, affirme Gurdjieff, « il est possible de cesser d'être une machine ». Il convient, pour cela d'apprendre à se connaître, c'est-à-dire commencer par perdre ses illusions sur soi-même – et sur les autres – et entrer en contact avec ce qui est réel. L'ouverture de la conscience permet d'accepter de se voir tel qu'on est dans la « pluralité » de ses « je » illusoire. Devenir peu à peu conscient de soi, c'est atteindre un état de conscience supérieur, participer déjà de la nature divine, autrement dit, s'éveiller.

L'homme est un univers en miniature. Les mêmes lois gouvernent l'un et l'autre. Gurdjieff décrit cet univers comme un ensemble de degrés matériels – « tout est matériel dans l'univers » – et de vibrations dont la vitesse est inversement proportionnelle à la densité de la matière. « C'est dans l'Absolu que les vibrations sont les plus rapides et la matière la moins dense. »

Cet Absolu est le « monde 1 », que suit une série d'autres mondes jusqu'à celui de la Lune, qui aspire la vitalité de la Terre. La « Loi de Sept » – Heptaparaparshinokh – développe ces plans hiérarchisés : Tous-les-mondes, Tous-les-soleils (la Voie lactée), le Soleil, Toutes-les-planètes, la Terre, la Lune, et fait correspondre à chacun d'eux une note de l'octave. L'ensemble forme le « rayon de la création ».

La « Loi de Trois » – Triamazikamno – ajoute à ces mondes trois forces – positive, négative et neutralisante – dont l'action simultanée actualise les phénomènes. Cette Loi comporte également une « table d'hydrogènes » extrêmement complexe, lesquels entrent dans la composition des masses atomiques en tant que « substances » établissant des relations entre les fonctions de l'hommeles « centres » et les « mondes ».

On retrouve dans l'homme les mêmes interactions entre ses cosmos internes, les mêmes jeux d'influences des trois forces, les mêmes vibrations dans les différentes matières. Aux « octaves cosmiques » font écho les « octaves humaines ». De même, les hydrogènes qui s'échelonnent de l'Absolu à la Lune se retrouvent, à échelle réduite, dans l'être humain.

Gurdjieff distingue trois « centres » chez les « êtres tri-cérébraux » de la planète Terre, comme instruments de connaissance. Le « centre moteur » correspond au corps physique, le « centre émotionnel » aux sentiments, le « centre intellectuel » à l'activité mentale. Chaque centre possède une partie motrice, émotive et pensante, ainsi

qu'un aspect positif et un aspect négatif. Il y a interdépendance entre eux mais il peut y avoir aussi déviation et confusion dans le travail de chaque centre. La prédominance de tel centre sur les autres crée des abîmes entre individus.

S'ajoutent aux précédents le « centre instinctif » et le « centre sexuel », au bas de la gamme : le « centre émotionnel supérieur » et le « centre intellectuel supérieur », au sommet. Le « corps charnel » ou « planétaire » détermine la vie physique ; le « corps astral », les désirs et les sentiments ; le « corps mental », ou « spirituel », le penser, cependant que le « corps divin », ou « causal », indépendant des causes extérieures, relié à la conscience et à la volonté, ouvre sur l'immortalité.

Tandis que les trois premiers corps constituent la « personnalité » de l'homme – l'appris, les conditionnements du dehors, le mensonge, tout ce qui n'est pas lui –, le quatrième constitue son « essence », son être profond, authentique, ce qui est lui. Ces différents repères permettent à Gurdjieff de répartir les hommes en sept catégories : ceux qui vivent par leurs instincts et leurs sensations ; ou par leurs sentiments et leurs émotions ; ou par leur raison et leurs pensées. Tous ceux-là forment une humanité victime de ses automatismes. Viennent ensuite ceux qui sont le résultat d'un travail sur soi, ont pris conscience de leurs centres, les ont équilibrés, ont obtenu un « centre de gravité permanent ». Leur succèdent ceux qui, ayant continué dans la voie de la réalisation, atteignent un « savoir objectif » ; ceux dont les qualités, pour n'être pas encore permanentes, n'en ont pas moins amené un changement de conscience ; ceux, enfin, qui sont en possession d'un véritable Moi, immuable, ont fabriqué un « corps astral ».

L'homme qui n'a fait aucun travail sur lui retourne en poussière, alors que le « corps astral » cristallise des qualités internes qui résistent aux influences dissolvantes de la mort physique.

Il existe divers exercices susceptibles d'enlever les « tampons », de faire prendre conscience de la mécanicité des émotions subjectives, d'éviter les tensions inutiles, et le vagabondage mental, d'observer le fonctionnement des centres, de détacher de la personnalité, devenue passive, pour faire retour à l'essence, devenue active. Ces exercices, quotidiens et difficiles, véritables techniques de choc, suscitent les pouvoirs réels que l'homme porte en lui et qui provoquent l'éveil en accordant les centres dans un harmonieux développement de toutes les facultés.

Des quatre voies de transformation existantes, trois ne s'occupent que d'un centre. La « voie du fakir » travaille sur le centre moteur, imposant au corps des mortifications. La « voie du moine » travaille sur les émotions en insistant sur la foi, la ferveur et les sacrifices. La « voie du yogi » travaille sur le centre intellectuel en sollicitant l'activité de l'intelligence et la concentration mentale. La quatrième voie, celle de « l'homme rusé », travaille simultanément sur les trois centres ; elle est celle qu'enseigne Gurdjieff.

Parmi ces exercices censés provenir d'écoles initiatiques de l'Asie, citons, outre des jeûnes alimentaires et des cures de silence, diverses figures de « gymnastique sacrée » et de danses, dont celles, en particulier, des derviches-tourneurs, aux mouvements non-coordonnés d'un membre à l'autre, non plus que d'un danseur à un autre danseur, et immergeant le corps dans la vie cosmique ; le « Stop ! » immobilisant les danseurs dans la position même où le signal les a surpris ; des reconstitutions de calculs mentaux ou des visualisations de souvenirs ; la concentration sur les différentes parties du corps, et l'observation de soi-même en train d'accomplir des gestes, de percevoir des sensations ; le recours à la respiration consciente, soutenant la récitation de mantra: « Sans une maîtrise de la respiration, rien ne peut être maîtrisé » ; enfin, la prière hésychaste, consistant en l'évocation rythmée du nom du Christ.

Le « travail » ne peut être mené à bien que dans un groupe ; il ne sert à rien de se mettre seul en chemin. La présence d'un maître s'impose, auquel dire toute la vérité, obéir en renonçant à sa propre volonté ignorante. Il est, de plus, nécessaire de garder secret ce que l'on apprend dans le groupe, l'élève étant de toutes façons incapable de transmettre fidèlement ce qu'il a appris. Excellent entraînement, d'autre part, que de garder le silence sur ce dont on est le plus désireux de parler. Tous les élèves d'un même groupe sont responsables les uns des autres. « L'erreur d'un seul est considérée comme l'erreur de tous. »

Le maître du groupe n'est pas forcément lui-même totalement libéré ; mais il est plus avancé sur la voie ; et lui-même ne peut continuer d'avancer que s'il en aide d'autres. Il est de ces êtres qu'évoque la fin des Récits de Belzébuth, qui ont reconnu en eux « quelque chose » qui, seul, correspond à leur être réel. La rencontre avec l'un de ces êtres en qui l'on sent « quelque chose » de tangible et de vivant est déterminant pour la suite de son évolution personnelle.

La dénonciation par Gurdjieff du monde moderne et de ses erreurs, les prises de conscience qu'elle permet, le lucide procès d'illusions toutes-puissantes, d'opinions toutes faites, constituent un premier dossier positif de l'enseignement. Il faut y ajouter la priorité accordée à l'introspection, l'exploration de la machine humaine et le tableau clair et précis qui en est donné. L'art d'économiser son énergie, l'apprentissage de l'attention et de la vigilance, les moyens de se désidentifier des apparences, la recherche de l'unification de soi sont d'autres aspects à retenir.

Mais les critiques ne manquent pas. On a en particulier reproché à une méthode abrupte la dureté des exercices imposés à des hommes fragilisés, un syncrétisme des voies orientales les plus hétéroclites, la prétention prométhéenne à des « pouvoirs » et à une connaissance absolue, l'oubli de deux notions essentielles, l'Amour et la Grâce, qui font de la « voie humide » celle qui convient aux hommes

d'aujourd'hui. Le renvoi des disciples va à l'encontre de la plus élémentaire déontologie spirituelle.

Quoi qu'il en soit d'un débat sans fin, il est à remarquer que c'est après leur rencontre, salubre ou catastrophique, avec Gurdjieff, que beaucoup de « chercheurs de vérité » se sont engagés dans des démarches authentiquement traditionnelles.

Principaux ouvrages

- *Du Tout et de tout: Récits de Belzébuth à son petit-fils*, trad. J. de Salzman, H. Tracol, Janus, 1956 / Le Rocher, 2 vol., 1983.
- *Rencontres avec des hommes remarquables*, trad. J. de Salzman, H. Tracol, Julliard, 1960 / Le Rocher, 1984 [\[2\]](#).
- *La vie n'est réelle que lorsque « Je suis »*, Stock, 1979 / Le Rocher, 1983.

Dans le texte

Compte tenu de la lenteur d'écriture de Gurdjieff, de la longueur de ses *Récits de Belzébuth* (1200 pages), et d'un style souvent amphigourique et déroutant, et malgré d'indéniables qualités de conteur et d'humoriste, il est pratiquement impossible d'extraire de cet ouvrage des citations brèves, sans coupure, et percutantes. C'est, paradoxalement, sous la plume d'un autre, P. D. Ouspensky, l'auteur des *Fragments d'un enseignement inconnu*, que l'on peut trouver les paroles de Gurdjieff les plus significatives. Lui-même devait saluer ce livre comme traduisant parfaitement sa pensée. C'est donc à lui que nous emprunterons les citations qui suivent.

- Si rien n'est sacrifié, rien ne peut être obtenu. Et il est indispensable de sacrifier ce qui vous est précieux au moment même, de sacrifier beaucoup et de sacrifier pour longtemps.

- Si la connaissance devait être donnée à tout le monde, personne ne recevrait rien. Si elle est réservée à un petit nombre, chacun en recevra assez non seulement pour garder ce qu'il reçoit, mais pour l'accroître.
- L'homme doit bien le comprendre : son évolution n'intéresse que lui. Personne d'autre n'y est intéressé. Et il ne doit compter sur l'aide de personne. Car personne n'est obligé de l'aider, et personne n'en a l'intention.
- Ce n'est qu'en triomphant des obstacles qu'un homme peut développer en lui les qualités dont il a besoin.
- Dès le premier jour, dès le premier pas sur la voie, [l'homme] doit mourir au monde ; ce n'est que de cette façon qu'il peut espérer atteindre quelque chose.
- Un homme qui ne peut pas se contrôler, c'est-à-dire qui ne peut pas contrôler ce qui se passe en lui, ne peut rien contrôler.
- Les possibilités de l'homme sont immenses. Vous ne pouvez même pas vous faire une idée de ce qu'un homme est capable d'atteindre.
- [Les gens] disent que nous n'avons pas *d'amour*. Simplement parce que nous n'encourageons pas la faiblesse et l'hypocrisie, mais qu'au contraire nous arrachons tous les masques.
- Personne ne fait jamais rien délibérément pour servir le mal, pour l'amour du mal. Chacun agit pour servir le bien comme il l'entend.
- L'éveil d'un homme commence en cet instant où il se rend compte qu'il ne va nulle part et qu'il ne sait pas où aller.
- Il est dur [pour l'homme] de renoncer à cette illusion qu'il dirige et qu'il organise sa vie lui-même. Cependant, il n'y a pas de travail possible sur soi tant que l'on ne s'est pas délivré de cette illusion.

- L'homme ne comprend pas que la subordination à la volonté d'un autre, à laquelle il donnerait consciemment son adhésion, est le seul chemin qui puisse le conduire à l'acquisition d'une volonté propre.
- Si nous savions combien d'hommes sont déjà morts et combien nombreux sont ces cadavres qui gouvernent nos vies, le spectacle de cette horreur nous ferait perdre la raison.
- Si un homme meurt sans s'être éveillé, il ne peut pas naître. Si un homme naît sans être mort, il peut devenir une « chose immortelle ».
- S'éveiller signifie réaliser sa propre nullité, c'est-à-dire réaliser sa propre mécanicité, complète et absolue, et sa propre impuissance, non moins complète, non moins absolue.
- Cet enseignement est pour ceux qui ont déjà cherché et qui se sont *brûlés*. Ceux qui n'ont pas cherché, ou qui ne sont pas actuellement en train de chercher, n'en ont pas besoin. Et ceux qui ne se sont pas encore brûlés n'en ont pas besoin non plus.
- Ce que les gens doivent sacrifier, c'est leur souffrance : rien n'est plus difficile à sacrifier. Un homme renoncera à n'importe quel plaisir plutôt qu'à sa propre souffrance. L'homme est ainsi fait qu'il y tient plus qu'à tout.
- Certes, deux cents hommes conscients, s'ils existaient et s'ils trouvaient cette intervention nécessaire et légitime, pourraient changer toute la vie sur la terre. Mais ils ne sont pas en quantité suffisante, ou bien ils ne le veulent pas, ou bien les temps ne sont pas encore venus, à moins que les autres ne dorment trop profondément.

G. I. GURDJIEFF

Institut pour le Développement
Harmonique de l'Homme

Principale succursale : France, Fontainebleau
(anciennement "Château du Prieuré")

[1922]



Traduit de l'anglais
par Patrick Négrier

© Patrick Négrier 2009.

Avant-propos du traducteur

Dans son prospectus intitulé « L'Institut pour le Développement Harmonique de l'Homme » (1922), Gurdjieff commence par présenter son institut comme un résultat pratique des recherches théoriques qu'il avait commencé à entreprendre avec son groupe des « Chercheurs de vérité » en 1895 tant au moyen-orient qu'en Asie. Or dans *La Vie n'est réelle que lorsque je suis*, G. a affirmé que vers la même époque, en 1896, lui et « d'autres gens de [son] espèce » (formule dans laquelle il nous semble possible de reconnaître le groupe des « Chercheurs de vérité ») cherchaient « des perles dans du fumier », ce fumier semblant faire allusion aux charniers issus des massacres hamidiens perpétrés l'année d'avant en 1894. Il semble donc que si G. fonda le groupe des « Chercheurs de vérité » en 1895, soit un an après le massacre d'arméniens exécutés par des turcs sur les ordres du sultan Abdul Hamid II, c'était en réaction contre cette boucherie, et en vue de trouver la ou les vérités qui permettraient d'apporter une solution pratique efficace à ce problème particulier ainsi qu'à tous ceux du même genre.

Notons entre parenthèses dans ce texte de 1922 la complaisance opportuniste de G. envers la psychanalyse (nécessité de recruter des élèves parmi un public cultivé et par là inévitablement au courant de l'actualité culturelle) dont il retient certes la notion d' « inconscient », mais qu'il répudiera sans scrupule ensuite dans ses écrits ultérieurs.

Une des idées centrales de ce texte est que les conditions modernes d'existence ont fini par transformer les humains en êtres spécialisés au sens où ceux-ci se réduisent à des types d'humanité partielle (individus de type intellectuel, ou individus de type affectif, ou individus de type instinctif) au lieu d'être des hommes complets réunissant harmonieusement en eux ces trois éléments complémentaires du composé anthropologique (intellect, sentiments, instincts) ; réduction de l'humain complet à un type particulier et partial que G. compare à un « masque » extérieur (c'est-à-dire hérité de l'idéologie et des pratiques factices car partiales de la société de l'époque) auquel le sujet s'identifie sans se rendre compte qu'il renie

par là son être foncier (son humanité intégrale par nature). Si l'on applique ce principe général au cas particulier des massacres d'arméniens par des turcs, il est bien évident que nous avons là affaire à des humains qui n'étaient pas complets (c'est-à-dire qui n'étaient pas de vrais hommes mais seulement des « hommes » entre guillemets) puisque d'une part ils commettaient l'erreur (erreur du centre intellectuel) de s'identifier à une ethnie particulière (notion empruntée à des données culturelles à la fois historiques et géopolitiques) au lieu de se borner à n'être que ce qu'ils étaient (à savoir de simples humains irréductibles comme tels à un genre ethnique quel qu'il soit)², et que d'autre part la capacité des uns à massacrer les autres dénotait chez les premiers une défaillance ou une carence du centre émotionnel (absence de sentiments), et une défaillance ou une carence de l'instinct de conservation chez ceux des seconds qui n'avaient pas fui à temps les massacres alors qu'ils avaient commencé à en entendre parler.

Cette brochure de G. de 1922 ne présente pas seulement un intérêt historique puisqu'elle nous renseigne sur la genèse des idées et des pratiques de G. ; elle fournit en outre une introduction philosophique simple et claire mais déterminante à l'enseignement de G. relativement à la principale cause des problèmes de l'humanité : la réduction de la naturelle et primitive humanité plénière à des types d'humanité qui, parce qu'ils sont partiels, ont des représentations mentales partiales (par conséquent fausses) et partant des comportements injustes tant envers les autres humains qu'envers le cosmos.

Patrick Négrier

NOTES

1. G.I. GURDJIEFF, *La Vie n'est réelle que lorsque je suis*, Monaco, Rocher 1983, rééd. 1990, p. 26-27.

2. Comme le disait Paul de Tarse en Rom. 10,12 et en Gal. 3,28, et comme G. le redira à son tour : « Il n'y a ici ni russes, ni anglais, ni juifs, ni chrétiens. Il n'y a que des hommes poursuivant un même but, devenir capables d'être » (« Aphorismes » dans G.I. GURDJIEFF, *Gurdjieff parle à ses élèves*, Monaco, Rocher 1985, rééd. 1990, p. 356).

L'INSTITUT POUR LE DEVELOPPEMENT HARMONIQUE DE L'HOMME

L'Institut pour le Développement Harmonique de l'Homme, d'après le système de G. I. Gurdjieff, est pratiquement la continuation de la société qui naquit sous le nom de « Chercheurs de vérité ». Cette société fut fondée en 1895 par un groupe de divers spécialistes incluant des docteurs, des archéologues, des prêtres, des peintres, etc. dont le but était d'étudier en étroite collaboration les phénomènes dits surnaturels auxquels chacun d'entre eux s'intéressait d'un point de vue particulier. Durant l'existence de cette société, ses membres entreprirent beaucoup de voyages très difficiles, la plupart en Perse, en Afghanistan, au Turkestan, au Tibet, en Inde, mais aussi dans d'autres pays. Ils entreprirent aussi un important travail de descriptions diverses en rapport avec leur objet, ce qui impliqua beaucoup de peine et d'organisation. Tout au long de la période de voyage et de travail, de nombreux membres de cette société perdirent leur vie, cependant que d'autres de temps à autre abandonnèrent la tâche, et seulement un petit nombre (d'entre eux) retournèrent en Russie en 1913 sous la direction de M. Gurdjieff.

Leur première étape fut à Tachkent, mais M. Gurdjieff ensuite installa son quartier général à Moscou dans l'intention de mettre en ordre le matériel qui avait été réuni, et de tirer de tout cela un usage pratique en l'adaptant à son objectif. Une série de lectures données par M. Gurdjieff eut pour effet de rallier autour de lui un certain nombre d'hommes de science représentant toutes les disciplines, et le nombre de personnes intéressées par ses idées commença à croître rapidement. Il résolut alors de rendre effectif le plan qu'il avait longuement élaboré de fonder un établissement d'instruction sous le nom d' "Institut pour le Développement Harmonique de l'homme", destiné à l'étude de ses idées et à mettre en pratique son système d'instruction. Mais la guerre et les événements consécutifs en Russie retardèrent son plan et, étant contraint par les circonstances à quitter Moscou, il voyagea de pays en pays et s'établit enfin en Europe.

En dépit des énormes difficultés provoquées par les événements des années récentes, M. Gurdjieff s'arrangea cependant pour organiser plusieurs expéditions scientifiques et pour former des groupes dans diverses cités avec un programme d'étude de la partie théorique du travail. Le site qu'il avait longtemps cherché fut enfin trouvé en France, à Fontainebleau près de Paris, où M. Gurdjieff en 1922 acquit en l'achetant le vieux château appelé Le Prieuré, et c'est là qu'il fonda un centre permanent de l'Institut conformément à son plan originel... Le système d'instruction harmonique de l'Institut Gurdjieff est basé sur les conclusions issues des thèses ci-dessous.

A cause des conditions de la vie moderne, l'homme s'est éloigné de son type originel, c'est à dire du type qu'il aurait dû devenir par la vertu de son milieu ambiant : lieu, société, et culture dans lesquels il est né et dont il a été nourri. En raison de leur nature propre, ces conditions ont balisé pour l'homme les sentiers de développement et le type normal final qu'il aurait dû atteindre. Les civilisations de notre époque, avec leurs moyens illimités d'extension de leur influence, ont arraché l'homme des conditions normales dans lesquelles il aurait dû vivre. Il est vrai que la civilisation a ouvert à l'homme de nouveaux sentiers dans les domaines de la connaissance, de la science, et de la vie économique, et par là a élargi sa perception du monde. Mais au lieu de l'élever à un niveau global plus haut de développement, la civilisation a développé seulement certains côtés de sa nature au détriment des autres facultés, tout en détruisant complètement certaines d'entre elles. La civilisation a dépouillé l'homme des avantages naturels de son type, sans lui fournir en même temps ce dont il avait besoin pour développer harmonieusement un nouveau type. Et de ce qui était un homme individuellement fini, normalement adapté à la nature et à l'environnement dans lesquels il avait été placé et qui le créèrent, la civilisation a fait un être arraché à son élément, impropre à la vie, et complètement étranger à toutes les conditions de son présent mode d'existence.

Telle est la position adoptée, avec l'aide de la psychanalyse, par le système psychologique de M. Gurdjieff, qui prouve expérimentalement que la perception du monde par l'homme moderne et son propre mode de vie ne sont pas l'expression conscience de son

être considéré dans son intégralité. Bien au contraire, ils ne sont que la manifestation inconsciente de l'une ou de l'autre partie de lui-même. De ce point de vue notre vie psychique, tant en ce qui concerne notre perception du monde que notre manière de l'exprimer, échoue à présenter une complétude unie et indivisible, c'est-à-dire une action intégrale qui serait à la fois une mine commune de toutes nos perceptions et la source de toutes nos expressions. Au contraire, elle se trouve divisée en trois entités séparées qui n'ont rien à faire l'une avec l'autre, mais sont distinctes en ce qui concerne tant leurs fonctions que leurs substances constitutives.

Ces trois sources entièrement séparées de la vie intellectuelle, émotionnelle, et instinctive ou motrice de l'homme, chacune étant prise au sens de l'ensemble des fonctions qui lui sont propres, sont appelées dans le système dont on a parlé plus haut les centres intellectuel, émotionnel, et moteur. Toute perception réellement consciente et toute expression de l'homme doivent être le résultat du travail simultané et coordonné de l'ensemble des trois centres, et chacun d'entre eux doit contribuer à l'intégralité de la tâche, c'est-à-dire fournir son quota d'associations. Une aperception complète dans n'importe quel cas donné n'est possible que si l'ensemble des trois centres travaillent ensemble. Mais à cause des nombreuses influences perturbantes qui affectent l'homme moderne, le travail des centres psychiques est presque déconnecté. En conséquence ses fonctions intellectuelle, émotionnelle, et instinctive ou motrice échouent à se compléter et à se corriger l'une l'autre, mais au contraire elles cheminent le long de différents sentiers qui se rencontrent très rarement, et ainsi permettent très peu de moments de conscience.

L'échec des trois centres à se coordonner est dû au fait qu'il y a, d'une certaine manière, trois hommes différents dans un individu unique, le premier d'entre eux ne fait rien que penser, le second ressent uniquement, et le troisième ne vit que par ses instincts et ses fonctions motrices : un homme logique, un homme émotionnel, et un homme automatique. Ces trois hommes en un ne se comprennent jamais l'un l'autre ; consciemment et inconsciemment ils déjouent les plans, les intentions et le travail d'un autre ; et en outre chacun d'entre eux au

moment où il est en action occupe une position dominante et s'appelle lui-même « Je ».

L'observation des centres désunis et contradictoires montre que l'homme ne peut pas être maître de lui-même, car ce n'est pas lui qui gouverne ses centres, et lui-même ne sait pas lequel de ses centres commencera à fonctionner tout à l'heure. Les gens ne remarquent pas cela parce qu'ils sont soumis à l'illusion de l'unité de leurs "Je" et de leur constitution psychique en général. Si on observe correctement les activités psychiques de l'homme, on verra clairement que l'homme moderne n'agit jamais en accord avec lui-même, et pour des raisons internes à lui-même, mais que par son action il exprime simplement les changements induits dans son mécanisme par des causes extérieures. Ce n'est pas l'homme qui pense, mais quelque chose pense en lui ; il n'agit pas, mais quelque chose agit à travers lui ; il ne crée pas, mais quelque chose crée en lui ; il n'accomplit pas, mais quelque chose accomplit à travers lui.

Cette thèse devient particulièrement claire quand nous comprenons le processus de perception, par chaque centre, des influences extérieures (et intérieures) ainsi que le processus par lequel les actions répondantes sont exprimées. Les centres psychiques d'un enfant nouveau-né peuvent être comparés aux rouleaux vierges d'un phonographe sur lesquels, depuis le premier jour, les impressions des mondes tant intérieurs qu'extérieurs se gravent. La matière qui nous a impressionné se trouve préservée dans chaque centre dans le même ordre, parfois absurde, et dans les mêmes relations dans lesquelles les impressions furent réellement reçues dans la vie. Les processus d'imagination, de mémoire, de jugement, de raisonnement, et de pensée se déroulent exclusivement à partir du matériau gravé, qui se combine et s'associe de diverses façons sous l'influence des chocs dus au hasard. Ces chocs mettent en mouvement avec plus ou moins d'intensité l'un ou l'autre des rouleaux dont les contenus (le matériau gravé sur eux) deviennent ainsi le centre d'association dans chaque cas donné. Un choc ultérieur, ou un choc d'intensité différente, suscite en outre une autre association et, conséquemment, un autre enchaînement de pensées, de sentiments, et d'actes. Et aucun centre ne peut ajouter quoi que ce soit de lui-même ou quoi que ce soit de

nouveau aux combinaisons ainsi formées, ni ne peut dominer le matériau formé dans les autres centres.

On comprendra qu'en raison de cela la perception du monde chez l'homme est toujours le travail d'une partie seulement de son être ou, si l'on préfère, que l'homme a trois processus différents de perception. Ces processus n'ont que peu de rapport l'un avec l'autre, ou se combinent quasiment par hasard et seulement de manière partielle. De là vient que chaque jugement que l'homme forme à propos des choses est le travail d'une simple partie de sa constitution psychique, et l'expression d'une fraction uniquement du matériau à sa disposition. C'est pourquoi les jugements chez l'homme sont invariablement partiels, et conséquemment faux.

Il ressort clairement de ce qui précède que la première chose nécessaire au développement harmonique de l'homme est de l'exercer à devenir capable d'introduire immédiatement le travail de ses trois centres dans chacune de ses fonctions psychiques. Le travail des centres doit être d'égale intensité en même temps, et les trois principales roues de la machine humaine doivent travailler de manière unie sans s'opposer l'une à l'autre et avec la plus grande efficacité, tant en ce qui concerne leurs fonctions séparées qu'en ce qui regarde le niveau de conscience qu'il est possible à l'homme d'atteindre, mais qu'il n'atteint jamais dans les circonstances ordinaires. Quant le mental est convaincu que le degré de développement possible dans chaque centre diffère selon chaque individu et que leurs contenus (les impressions enregistrées) sont aussi différents, nous sommes forcés de conclure à l'évidence que l'approche du travail par chaque personne doit être strictement individuelle.

Tous les désordres fonctionnels auxquels la machine humaine est liée dans les conditions de la vie ordinaire s'accroissent au fil du temps. Et cette machine ne peut devenir capable de fonctionner uniment qu'après une longue et déterminée lutte contre les défauts qui sont apparus. Mais l'homme est incapable de continuer cette lutte sans aide, en recourant à ses propres efforts de volonté. De même que la volonté ne lui servira pas à travailler sur lui-même en recourant aux diverses méthodes d'exercice et de développement personnel à présent

largement en vogue. Celles-ci recommandent à tous sans exception des méthodes et des processus tels que divers exercices physiques, exercices de méditation et de concentration, de respiration et d'exercices physiques, divers systèmes de diète, de jeûne, etc. De telles méthodes, prescrites à tous sans distinction de besoins individuels et de capacités et sans le respect dû aux particularités et aux qualités de chaque personne, ne sont pas seulement inutiles, mais peuvent même devenir dangereuses, car alors que des essais ignorants pour examiner une machine défectueuse peuvent éventuellement apporter certains changements, celles-ci causeront en même temps d'autres changements, qu'une personne inexpérimentée et ignorante ne peut pas prévoir et dont elle ne peut se protéger. On devrait se mettre dans l'entendement que la machine humaine est toujours en équilibre mécanique, qu'elle fonctionne de manière uniforme ou irrégulière. C'est pourquoi tout changement mis en œuvre dans une direction doit introduire un changement dans une autre direction, et il est absolument essentiel que cela doive être prévu et permis.

Afin d'éviter des conséquences inattendues et indésirables, il est nécessaire quand on travaille sur soi de se conformer à la discipline imposée par les méthodes spécialement et strictement individuelles visant au développement d'« inerties » nouvelles et particulières, au moyen desquelles les anciennes peuvent être régulées et modifiées. En d'autres mots il est nécessaire de développer de nouvelles facultés, inaccessibles dans la vie ordinaire, et que l'homme ne peut développer sans aide ni en recourant à une méthode générale. On ne peut adopter cette sorte de méthodes strictement individualisées d'éducation que si on prend en compte chez chaque homme tant la condition organique et psychique qui lui est particulière, que sa première éducation et toutes les conditions et circonstances de sa vie.

En vue de déterminer ces particularités avec une exactitude absolue, un long temps est nécessaire. C'est principalement dû au fait que l'homme, comme résultat de notre éducation moderne, acquiert dès ses premiers jours un masque extérieur, c'est à dire un type extérieur qui n'a rien de commun avec son type réel. Durant son existence, ce masque devient graduellement de plus en plus épais, jusqu'à ce que l'homme soit incapable de se voir lui-même à cause de son masque.

Mais comme il est nécessaire, en vue d'établir les particularités individuelles se rapportant à chaque personne, de découvrir les traits et les facultés de son type, son masque doit être détruit, ce qui est une question de temps. C'est seulement alors que nous pouvons commencer à étudier et à observer l'homme, c'est-à-dire son type réel ; c'est alors seulement qu'un programme peut être établi pour son travail ultérieur.

G.I. GURDJIEFF